

Théologie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **11 (1878)**

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BULLETIN

THÉOLOGIE

EDMOND STAPPER. — LES IDÉES RELIGIEUSES EN PALESTINE ¹.

Il a été rendu compte ici même, l'année dernière (juillet 1877), de l'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer au public la seconde édition. Voici la *Préface*, qui est comme le programme de toute une série de travaux importants et actuels.

Le livre dont nous publions aujourd'hui la seconde édition est le premier volume d'un ouvrage en préparation sur les origines palestiniennes du christianisme. Il traite des idées religieuses au sein desquelles Jésus a grandi et vécu. Le volume suivant traitera des pratiques religieuses et de l'état social des contemporains du Christ. Il contiendra une description des lieux habités par Jésus : Nazareth, Capernaüm, le lac de Tibériade et la Galilée d'une part, Jérusalem et la Judée de l'autre. Il y sera aussi parlé de la vie de famille chez les Juifs du premier siècle, des mœurs des riches et de celles des pauvres ; de la ville et de la campagne. Une série de chapitres sera consacrée au temple et à ses cérémonies, à la synagogue et à ses coutumes. Le sanhédrin, les autorités civiles, militaires, ecclésiastiques, la situation politique du pays feront aussi l'objet d'études spéciales.

Enfin nous aborderons l'enseignement de Jésus lui-même. Nous chercherons, en rattachant cet enseignement au milieu où il a été

¹ *Les idées religieuses en Palestine à l'époque de Jésus-Christ*, par Ed Stapper, docteur en théologie, maître de conférences à la Faculté de théologie protestante de Paris. Deuxième édition. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878. — 1 vol. in-12.

conçu et donné, à en saisir la vraie grandeur et la divine originalité. Nous espérons montrer qu'il y eut avant tout, dans le mouvement religieux préparé par Jean-Baptiste et inauguré par Jésus-Christ, une réaction spiritualiste et universaliste contre le formalisme et le particularisme juif du premier siècle.

C'est ainsi, croyons-nous, que commença la plus grande révolution religieuse de l'histoire des hommes, celle qui a fait succéder à la plus belle des religions nationales, le judaïsme, la religion universelle par excellence, la religion définitive de l'humanité, le christianisme.

Le caractère spiritualiste et universaliste de l'enseignement de Jésus (et que saint Paul accentuera encore) se reconnaît dans son idée de Dieu (le Père céleste), dans son idée de l'homme (le salut fondé sur le repentir et sur la foi et non sur les œuvres), enfin dans ses idées sur lui-même et sur la rédemption universelle qu'il apporte. Nous le retrouverons enfin dans le rôle qu'il s'attribue, où il se donne successivement pour le Messie de son peuple et le Sauveur du monde, et finit par prendre la place de Dieu lui-même.

Jésus a certainement pensé, sur bien des questions, ce que pensaient ses contemporains; mais sur ces trois points principaux: Dieu, l'homme et lui-même, nous croyons qu'il a apporté au monde des notions entièrement nouvelles, celles qui ont fait l'universalité du christianisme et qui constituent son éternelle vérité.

Le livre que nous publions aujourd'hui servira donc d'introduction à celui que nous préparons. C'est une page de l'histoire juive au premier siècle que nous reproduisons. Nous cherchons à caractériser le mouvement d'idées au sein duquel s'est formée une partie de la dogmatique chrétienne et, par conséquent, les influences qui ont pu agir sur ses premiers développements.

Un certain nombre d'inexactitudes de détail, presque inévitables dans la première édition d'un travail de ce genre, ont été corrigées dans celle-ci. Nous avons aussi modifié nos vues sur deux questions: la date de la rédaction des Targoums et l'influence que les idées grecques, et en particulier la théosophie alexandrine, ont pu exercer sur les Juifs de Palestine. Nous croyons fondée la critique qui nous a été faite sur ces deux questions par M. Henri Soulier, dans la *Revue de théologie et de philosophie*, de Lausanne. (Juillet 1877.)

E. DE PRESSENSÉ. — LA VIE ECCLÉSIASTIQUE, RELIGIEUSE ET MORALE DES CHRÉTIENS AUX II^e ET III^e SIÈCLES ¹.

L'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre spécial forme la quatrième série et le sixième et dernier volume d'une œuvre entreprise dès longtemps par M. de Pressensé : *L'histoire des trois premiers siècles de l'église chrétienne*.

Le I^{er} siècle, détaché du reste de la période, et précédé d'une introduction étendue sur l'état du paganisme et du judaïsme, et la préparation au christianisme opérée dans leur sein, a fourni deux volumes, publiés en 1858. Une seconde série, aussi en deux volumes, a paru en 1861. Elle expose la double lutte soutenue au II^e et au III^e siècle par le christianisme contre le paganisme : lutte du martyr contre la persécution, et de l'apologétique chrétienne contre les religions païennes et les philosophies. Le cinquième volume, donné au public en 1869, est consacré à l'histoire du dogme : un premier livre énumère et décrit les diverses manifestations hérétiques de ces temps de fermentation et insiste tout particulièrement sur le gnosticisme ; le second livre expose le développement de la doctrine chrétienne en passant successivement en revue les grandes écoles théologiques. Le dernier volume, dont nous avons à rendre compte, complète ce vaste tableau historique par l'étude de la constitution ecclésiastique, du culte et des mœurs des chrétiens pendant la même période, c'est-à-dire du commencement du II^e siècle à la fin du III^e.

Il se divise donc naturellement, comme l'indique d'ailleurs son titre même, en trois livres. Le premier est intitulé *La vie ecclésiastique au II^e et au III^e siècle*. Après un chapitre relatif au recrutement de l'église opéré par le catéchuménat et le baptême, l'auteur s'attache à l'organisation de l'église locale, dont il décrit la constitution et la discipline, telles qu'elles se présentent vers la fin du II^e siècle ou le commencement du III^e. (Chap. III.) De là il passe aux relations des églises entre elles, à la même époque, et à ce qui constituait alors l'unité de l'église universelle. (Chap. IV.) Les trois chapitres suivants (V, VI et VII) racontent la crise ecclésiastique qui s'est produite au III^e siècle dans les principaux centres chrétiens, à Alexandrie, à Rome et à Carthage, sous l'épiscopat de Cyprien. L'indication des progrès accomplis au moment de la mort de cet illustre évêque par la tendance hiérarchique et épiscopale termine ce récit, en faisant nettement saisir les résultats pratiques de ces luttes.

¹ *La vie ecclésiastique, religieuse et morale des chrétiens aux II^e et III^e siècles*, par E. de Pressensé. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877. — 1 vol. in-8.

Le second livre est consacré au culte privé et public. Après quelques considérations générales sur le culte chrétien (chap. I), nous étudions ce qu'était le culte dans le sein de la famille (chap. II); puis nous abordons le culte public : d'abord les jours qui lui sont spécialement réservés dans la semaine et dans l'année, ensuite les édifices employés à cet usage. (Chap. III.) Les chapitres IV et V retracent la célébration du culte, ses transformations pendant le cours de la période, les divers éléments dont il se compose : la cène, la prière publique, le cantique, la lecture des saints livres, la prédication, les agapes, les cérémonies religieuses accompagnant les funérailles ou solennisant le mariage chrétien. Le chapitre VI nous fait assister à un culte complet célébré au III^e siècle dans l'église d'Alexandrie; cet exposé, très animé, et dans lequel sont habilement introduites de nombreuses citations textuelles empruntées à une homélie d'Origène et à la liturgie alexandrine, est à la fois d'un vif intérêt et d'une saine édification.

Avec le troisième livre, *La vie morale des chrétiens*, nous entrons sur un terrain où l'histoire touche de bien près à l'apologétique, et où il est bien difficile de ne pas mêler fréquemment à l'exposé objectif des faits la discussion des principes. M. de Pressensé l'a fait franchement, en mettant en face, dès le chapitre I, le principe des réformes morales de l'église et les essais de rénovation sociale dans l'empire romain. Les chapitres suivants traitent du christianisme dans ses rapports avec la famille (chap. II), avec l'esclavage et le travail libre (chap. III), avec l'état et la société (chap. IV), avec le théâtre et l'art. (Chap. V). L'invasion et les progrès de l'ascétisme dans l'église fournissent la matière du chapitre VI. Le dernier chapitre traite du *christianisme des catacombes*. A ce sujet, un scrupule nous est venu. Ce chapitre n'est pas long; il est riche de faits intéressants et se lit avec plaisir et profit; mais convenait-il de terminer par là une histoire des trois premiers siècles de l'église? Et même, plus généralement, les catacombes de Rome sont un champ d'explorations très curieuses et instructives; elles peuvent fournir et elles ont fourni matière à des livres spéciaux importants pour l'histoire ecclésiastique : peuvent-elles aussi bien faire l'objet d'un chapitre à part dans le corps de cette histoire? Les renseignements, de nature assez variée, qu'on y peut puiser ne vont-ils pas, en se dispersant, se classer sous les divers chefs dans lesquels on doit distribuer toute la matière : faits relatifs aux persécutions, histoire des dogmes, culte, mœurs, etc., et le lien qui les réunit dans la réalité, lien tout matériel et en quelque sorte fortuit, n'est il pas insuffisant pour permettre de les grouper en une même unité scientifique?

Dans ce volume, considérable par son étendue, par le nombre des faits qu'il relate, des points de vue qu'il expose ou discute, des citations d'auteurs anciens dont il illustre ses récits, on pourrait relever des assertions contestables et même quelques inexactitudes. A propos du baptême des enfants (pag. 34), un passage des *Constitutions de l'église d'Égypte*, cité en note, est traduit dans le texte d'une manière fautive, qui remplace un sens très clair par un sens confus. Ailleurs (pag. 84), au sujet de la discipline, la traduction ou la paraphrase d'un fragment de l'*Apologeticus* de Tertullien (chap. XXXIX) y introduit une précision qui est certainement étrangère à l'original.

Une autre citation du même auteur appellerait, nous semble-t-il, des restrictions ou des explications qui ne sont pas sans importance. Il s'agit de la position des chrétiens en face de l'état, et de la revendication de la liberté religieuse: « Chaque homme, disait Tertullien (ad Scap. II), reçoit de la loi de la nature la liberté d'adorer ce que bon lui semble. Quel bien ou quel mal fait à autrui ma religion? » « De ce principe, ajoute M. de Pressensé, découle la neutralité de l'état en matière religieuse, son caractère laïque; il n'a pas à prendre parti dans un tel sujet..... » (Pag. 495.) De quel *principe* M. de Pressensé veut-il parler? Est-ce de l'affirmation de Tertullien qu'il vient de citer? Nous ne saurions, pour notre part, y adhérer entièrement; nous estimons qu'il y a, dans la citation qui précède, à côté d'un principe très vrai et très important, une idée fautive, ou tout au moins obscure, qui compromet gravement tout le reste. C'est celle que l'historien français traduit par cette phrase: « Quel bien ou quel mal fait à autrui ma religion? » Rendue ainsi, cette pensée est d'une fausseté et d'un danger évidents: il est incontestable que ma religion, si elle est bonne, peut faire beaucoup de bien, si elle est mauvaise, beaucoup de mal à autrui. Défendre la liberté religieuse par l'innocuité, c'est-à-dire l'indifférence pratique des doctrines, c'est se servir d'une arme à deux tranchants, qui ne tarderait pas à faire plus de mal à la cause du christianisme qu'à celle de ses adversaires. Mais est-ce bien le sens de la phrase de Tertullien? Il dit: *Humanæ juris et naturalis potestatis est unicuique, quod putaverit, colere, nec aliî obest aut prodest alterius religio.* « La religion d'autrui ne peut ni servir ni nuire à un autre; » ce qui, croyons-nous, devrait être paraphrasé ainsi: « Pour qu'une religion atteigne son but en quel qu'un, pour qu'elle exerce sur lui une action directe, bonne ou mauvaise, il faut qu'elle lui devienne personnelle, qu'elle soit adoptée, et adoptée librement par lui; une religion qui n'est professée que par d'autres, ou qu'il professe seulement par contrainte, lui demeure étrangère en réalité

et n'a pas d'effet moral sur lui. » Cette interprétation est confirmée par ce qui suit dans le texte : *Sed nec religionis est cogere religionem, quæ sponte suscipi debeat non vi...*

Tertullien, remarquons-le à ce propos, demande à être cité avec précaution. Il faut l'examiner de près, dans chaque cas particulier, et toujours tenir compte de l'ensemble de ses vues, sous peine de fausser sa pensée en l'exagérant ou en la privant d'un contre-poids nécessaire et qui se retrouve ailleurs. Penseur original et profond, moraliste sévère, observateur ingénieux du cœur humain, écrivain expressif et puissant, il est aussi paradoxal et excessif ; il se laisse emporter à l'impression du moment ; il verse tantôt à droite, tantôt à gauche ; sa diction concise est souvent obscure, elle force la pensée ou la voile en partie au lieu de la rendre exactement, elle ignore les nuances. Il peut à la fois être, par certaines de ses œuvres et certains côtés de sa théologie, l'auteur favori de Bossuet et du parti catholique, et fournir d'excellentes armes aux controversistes protestants. La notion de la liberté religieuse, par exemple, qui nous paraît aujourd'hui si simple et si claire, est sujette chez lui à d'étranges contradictions. Ce même homme, qui adressait au préfet Scapula les nobles paroles que nous venons de rappeler : *Nec religionis est cogere religionem*, n'écrivait-il pas, et cela dans son *Apologeticus* (chap. X) : *Tunc et christiani puniendi, si quos non colerent, quia putarent non esse, constaret illos deos esse?* Il suffirait d'un tel aphorisme, s'il était admis, pour justifier tous les procès religieux et toutes les condamnations d'hérétiques, ou de prétendus hérétiques, depuis le supplice de Priscillien et de ses adhérents jusqu'à la captivité de Mataros et de ses amis ! Comment tous ces éléments disparates constituent-ils cependant une personnalité si marquée, si forte, et dont l'influence a été si étendue, un caractère si un et qui attire à tant d'égards l'attention et la sympathie ? C'est un des mystères de la vie : celle-ci ne se laisse pas enfermer dans des formules, elle dépasse les définitions et les classifications. Mais il en résulte au plus haut point ce que nous disions tout à l'heure, que Tertullien est difficile à comprendre et prête largement aux malentendus. Dans les questions de liberté religieuse surtout, il faut y prendre garde et ne jamais perdre de vue ce fait capital, mais souvent oublié, que ces questions ne se posaient pas, vers l'an 200, comme elles se posent aujourd'hui.

Nous ne nous arrêtons pas à signaler des fautes de copie ou d'impression, trop fréquentes cependant. Il arrive parfois que la même faute se répète à plusieurs reprises. Un seul exemple : presque toujours, quand l'antique écrit d'Hermas, intitulé *le Pasteur*, est cité, il l'est sous

le titre inexact : « le pasteur Hermas, » ou en latin, *Pastor Hermas*. Dans le volume précédent, la même inexactitude se rencontre déjà, mais moins habituellement.

Tout au commencement de son récit, M. de Pressensé nous dit : « L'organisation ecclésiastique ne subit point d'altération profonde jusqu'à cette date (l'an 120). Il n'en est plus de même dans la période suivante, qui assure le triomphe de la tendance hiérarchique. » (Pag. 4.) Nous sommes d'accord avec lui sur la seconde de ces assertions ; nous avons de grands doutes quant à la première. Les altérations nous paraissent avoir commencé sous l'influence de causes diverses, entre lesquelles il faut noter une fausse application de l'organisation sacerdotale mosaïque et un besoin maladif de centralisation et d'autorité, dès la fin du I^{er} siècle ; d'ailleurs l'organisation ecclésiastique, aux débuts de l'église, n'a été partout ni exactement la même, ni poussée au même point de développement. Mais, en tout cas, vers l'an 120, les germes de l'épiscopalisme proprement dit étaient déjà implantés et vivaces dans plus d'une communauté. Il est vrai qu'il est difficile d'arriver à des notions un peu nettes et certaines sur ce qu'étaient les sociétés chrétiennes à leur origine ; cette question est, de plus, compliquée et obscurcie par les doutes que soulèvent l'authenticité et la date des documents les plus importants. Il suffit de rappeler, sur ce point, les épîtres d'Ignace.

Qu'on nous permette encore une observation de détail : elle nous amènera à une remarque générale qui ne manque ni d'intérêt ni de gravité. M. de Pressensé, après avoir retracé, d'une manière très vivante, la lutte soutenue contre le siège de Rome par le grand évêque de Carthage, Cyprien conclut en ces termes : « Ainsi s'attestait, en plein triomphe du système autoritaire, l'indépendance des églises vis-à-vis de l'évêque de Rome. » (Page 198.) Pourquoi employer, pour caractériser le système qui triomphe au III^e siècle, en grande partie grâce à Cyprien lui-même, cette épithète : *autoritaire*, qui a le triple défaut, ici, d'être moderne, vague et inexacte, au lieu de se servir du mot ancien, précis et propre, qui est : *catholique* ? Pourquoi ? La question peut sembler oiseuse, et il est fort possible que l'auteur éprouvât, au premier abord, quelque embarras à y trouver une réponse. Cependant nous pensons qu'il y en a une, et que ce détail, fort petit en lui-même, que cette expression, échappée peut-être sans réflexion à la plume rapide et facile de M. de Pressensé, est un indice de la tendance générale de son œuvre et de l'esprit dans lequel il a travaillé.

Cette histoire de l'église des trois premiers siècles, à laquelle il a consacré tant d'attention, de recherches patiemment et courageusement

poursuivies, de lectures laborieuses, d'efforts, de persévérance, parce qu'il y avait mis son cœur, cette histoire est pour lui autre chose qu'un simple objet d'étude, en face et en dehors duquel il se placerait dans l'attitude d'un savant attentif, sympathique, mais calme et désintéressé, qu'il observerait et analyserait pour en enregistrer avec la même satisfaction les résultats, quels qu'ils pussent être, et qu'il exposerait ensuite à ses lecteurs en se proposant par là de cultiver leur intelligence et d'enrichir leur esprit de connaissances nouvelles et solides. L'étude scientifique qu'il entreprend, et l'enseignement auquel elle sert de base, est pour lui un moyen d'atteindre un but qu'il estime et que nous estimons comme lui plus élevé : agir sur les hommes de son temps, les aider à se former des convictions, éclairer pour eux les voies où ils ont à marcher. Il veut faire de l'histoire de ces temps anciens une lumière à l'usage de sa propre génération. Et il le fait franchement : ce n'est pas un piège qu'il tend adroitement à ses lecteurs : on dirait même parfois qu'il craint de les prendre par surprise et de les conduire sans qu'ils s'en aperçoivent où il veut les faire arriver. Les analogies entre les luttes de cette époque lointaine et celles de notre âge sont ouvertement indiquées ; les allusions aux besoins, aux tendances des temps modernes reviennent avec insistance. De là aussi cet emploi d'expressions récentes appliquées à des choses anciennes ; la terminologie en usage dans nos études et nos discussions actuelles est transportée à seize siècles en arrière : nous en donnions tout à l'heure un exemple qu'on pourrait facilement multiplier. Pour le dire en passant, ce procédé est commode mais dangereux ; l'abus est près de l'usage, ou plutôt, l'usage est déjà un abus ; transporter à une époque un terme né dans un tout autre époque et dans un tout autre milieu intellectuel, c'est, à moins de précautions minutieuses et d'explications très nettes, commettre un anachronisme et dénaturer presque inévitablement les choses exprimées ainsi.

Cette préoccupation de l'actualité, qui se retrouve plus ou moins dans toute la trame du récit, ressort en pleine lumière dans la conclusion, morceau court, substantiel, éloquent, dont elle a dicté les chaleureuses paroles : « Certes l'immortel esprit chrétien soufflera toujours au travers de ces institutions plus conformes au judaïsme qu'au christianisme, et ce sera lui, après tout, qui peu à peu tirera une civilisation nouvelle des ruines du monde antique. Etant données la nature humaine et la barbarie de l'époque qui suivit les grandes invasions, il n'était pas possible que l'église conservât sa spiritualité et sa liberté des premiers temps... Mais elle a en elle et surtout au-dessus d'elle un pouvoir immortel de relèvement qui l'empêche de périr, qui fait jaillir la lumière des ombres

les plus épaisses, tire en définitive le bien du mal, et, au prix d'expériences chèrement achetées, la ramène peu à peu aux grands principes qui présidèrent à sa formation.... Voilà pourquoi il ne faut pas perdre l'espoir, même aux jours les plus tristes, alors que les dernières usurpations de la hiérarchie semblent consommées, et qu'à l'asservissement total des consciences correspond le matérialisme d'une piété superstitieuse dans le silence des nobles âmes qui gémissent en secret sur cette décadence. N'en doutons pas, la chrétienté traversera encore une grande crise de rénovation, sous peine de laisser le champ libre au vieux naturalisme qui aujourd'hui, comme il y a dix-huit siècles, s'attaque à toute la vie supérieure de l'humanité.... Qu'on ne s'y trompe pas, ce qui le vaincra, ce n'est ni une église dégénérée et asservie, ni une église livrée à toutes les contradictions de l'époque, c'est un christianisme rajeuni, ramené à la spiritualité hardie et à l'héroïsme de ses origines. Puisse-t-on retrouver en quelque mesure sa grande image dans ce livre qui n'a d'autre but que de l'évoquer devant notre génération. » (Pag. 573 et 574.)

Il y a assurément dans ce point de vue un élément juste et vrai. Toute étude qui a pour objet l'être moral aboutit à une leçon qu'il faut dégager; l'histoire, et à plus forte raison l'histoire religieuse, l'histoire du christianisme et de l'église qui en est le porteur, n'a toute sa dignité que quand elle applique au présent les vérités et les avertissements sérieux qui ressortent des expériences du passé. Nous ne ferons donc point un reproche à M. de Pressensé d'être entré dans cette voie féconde; il nous paraît seulement y abonder un peu trop. Il se hâte de tirer des conclusions qu'il eût mieux valu laisser le lecteur tirer lui-même. Il lui arrive de quitter la position et le ton d'un historien qui raconte des faits, pour prendre ceux d'un avocat qui plaide une cause; la cause est ordinairement excellente, sans doute; le plaidoyer est concluant; mais ce n'est pas un plaidoyer qu'on attendait, et il se produit alors cet inconvénient qu'on se met instinctivement en garde contre un homme qui plaide, et qu'on le soupçonne, s'il fait de l'histoire, d'avoir arrangé les faits pour le besoin de sa cause. Du reste ce soupçon, s'il était dirigé contre M. de Pressensé, serait bien injuste; sa droiture est intacte, il cherche sincèrement la vérité, et quand il pense l'avoir trouvée, il la donne fidèlement telle qu'elle lui apparaît.

De ces considérations sur l'esprit qui a inspiré l'historien, il n'y a pas loin à quelques observations sur la méthode d'exposition qu'il a employée et sur l'ordonnance de toute son œuvre.

Il a suivi, d'une manière générale, la méthode usitée en Allemagne

pour les manuels d'histoire ecclésiastique. Mettant à part le I^{er} siècle, qu'il a traité dans une première série en suivant une marche chronologique, il a, pour les deux autres siècles de la période, formant un seul tout, adopté une division par sujets. Il envisage d'abord l'église dans ses relations avec le monde qui lui est étranger ou hostile : les conquêtes qu'elle y accomplit, les persécutions qu'elle supporte, les combats qu'elle livre sur le terrain de la discussion. Puis il étudie l'histoire des hérésies et celles des diverses écoles théologiques. Enfin, dans ce sixième volume, il expose successivement l'histoire de la constitution ecclésiastique, celle du culte et celle de la vie morale des chrétiens.

Cet ordre analytique est indispensable pour l'étude. Nous ne pouvons nous rendre compte des faits qui se présentent à nous dans l'enchevêtrement complexe de la vie, qu'en analysant, en divisant, en classant. C'est une condition à laquelle est soumise toute science, à laquelle, par conséquent, l'histoire, en tant que science, doit se plier. Mais quand il s'agit d'exposer les résultats de l'étude, de communiquer à d'autres la suite des événements, l'enchaînement des causes et des effets qu'on a constatés, doit-on s'assujettir au même ordre et recourir au même classement ?

Qu'on veuille bien remarquer que cette méthode, appliquée non plus à l'étude préliminaire et personnelle, mais à l'exposition, présente deux inconvénients, absolument inévitables. Le premier, le plus apparent, c'est de rompre l'unité simultanée du développement concret, et de donner, au lieu d'une histoire, plusieurs histoires parallèles, partant du même point et aboutissant à la même date, se complétant l'une l'autre, mais ne se complétant qu'à la condition que le lecteur fera tout un travail de rapprochement et de reconstitution. C'est ainsi que M. de Pressensé, dans ses trois dernières séries, expose successivement au moins huit histoires, celles des missions, des persécutions, de l'apologétique, des hérésies, de la doctrine chrétienne, de la constitution ecclésiastique, du culte, des mœurs. Dans la réalité, ce ne sont que huit faces d'un même développement, dans son livre, ce sont huit tableaux différents qui se succèdent sous les yeux du lecteur. Le second inconvénient, plus fondamental encore, parce qu'il s'attaque à la nature même des choses, c'est que cette méthode traite l'histoire comme un mécanisme, et non comme un organisme doué de vie. Ce qu'on peut démonter et remonter, ce dont on peut faire jouer les différentes parties séparément, c'est une machine, ce n'est pas un être vivant ; or le sujet de l'histoire est un être vivant, l'humanité, et celui de l'histoire ecclésiastique, un autre être, encore plus vivant, l'église. Avec le plan d'exposition que nous critiquons, l'action

réci-proque des membres, l'esprit général qui circule dans tout le corps et l'âme, ce fait, mystérieux mais capital, de la vie collective, échappe, ou, tout au moins, ne peut être saisi et montré que partiellement et imparfaitement.

Est-ce à dire que la méthode soit décidément mauvaise et doive être rejetée ? Nous pensons qu'il y a une distinction à établir. Si vous voulez faire un livre d'étude, critiquant les documents, constatant les faits, discutant les questions douteuses, s'adressant aux savants, aux hommes spéciaux ou à ceux qui désirent le devenir, recourez à l'ordre analytique et faites prédominer dans votre plan le classement par matières. Mais si vous vous adressez au grand public, si vous voulez vulgariser les résultats de la science, et faire revivre, aux yeux de toute une génération, une époque du passé, rapprochez-vous le plus possible de l'ordre naturel, qui est l'ordre chronologique. Vous ne pourrez pas éviter, même alors, un certain classement par matières, mais vous ne le placerez pas à la base même de l'exposition.

Nous voyons ainsi se dessiner deux tâches différentes, se dégager l'un de l'autre deux buts bien distincts, que, pensons-nous, M. de Pressensé, probablement sans bien s'en rendre compte, a cru pouvoir atteindre tous deux à la fois. Il a voulu faire un livre scientifique, il a recouru aux sources, il discute les problèmes, il ne se contente pas d'avoir étudié pour lui, il donne, avec les résultats auxquels il est arrivé, les procédés par lesquels il y est arrivé et les motifs à l'appui. Et d'autre part il veut parler non-seulement aux théologiens et aux curieux, mais à tous les hommes cultivés de son pays, il veut répandre largement les idées salutaires, les vues fécondes, les faits instructifs qu'il a recueillis, il veut faire œuvre d'éducateur public. Ce sont deux œuvres intéressantes, utiles toutes deux à la France, dignes toutes deux d'un homme tel que M. de Pressensé, mais ce sont des œuvres qui demanderaient deux livres fort différents l'un de l'autre, différents d'esprit, différents de plan, différents de style.

Il est juste de reconnaître que le défaut résultant de cette confusion de buts est fortement atténué par le fait que les quatre séries dans lesquelles se partage l'ensemble peuvent se séparer les unes des autres et forment chacune un ouvrage suffisamment complet. La seconde et la quatrième sont celles qui s'adressent le mieux à un public étendu, et cette dernière, surtout, peut exercer sur les esprits une action vraiment salutaire. La variété des sujets traités dans ce volume et l'actualité des applications en facilitent la lecture ; les citations en langues anciennes, les points d'érudition spéciale, sont rejetés dans les notes ; toute personne

instruite, qui ne craint pas de s'occuper de choses sérieuses, y trouvera un aliment sain pour son intelligence et pour son âme. Quant aux théologiens, ils seront surtout attirés et intéressés par le livre premier, sur l'organisation ecclésiastique, et par quelques parties du deuxième, sur le culte.

Nous ne terminerons pas ce compte rendu, et ces observations que nous aurions voulu présenter avec plus d'ordre et d'une manière plus aimable, sans avoir félicité et remercié M. de Pressensé du volume dont nous venons de nous entretenir. Le moment où l'on achève une œuvre de plus de vingt années, une œuvre sérieusement poursuivie, a quelque chose de solennel. Nous nous associons aux sentiments que doit éprouver l'auteur, et nous avons besoin de le lui dire. Il est de ceux dont on aime, après une discussion fraternelle, malgré quelques dissentiments, ou plutôt à cause de ces dissentiments, à saisir la main pour en sentir la chaude et sympathique étreinte, et pour constater qu'au-dessus des divergences de détail qui peuvent surgir, on sert la même cause et on combat sous le même drapeau.

C.-O. VIGUET.

J.-FR. BULA. — L'EXPIATION ¹.

Le mérite de ce compendieux travail, qui remplit un fort volume de plus de 400 pages, consiste, outre son incontestable lucidité, dans la courageuse affirmation d'un point de vue qui, à peu près abandonné dans le monde théologique, n'en est pas moins généralement répandu dans le public religieux, la réconciliation entre l'homme et Dieu par le moyen de la *substitution* pure et simple du Christ au pécheur. Tout est sérieux et logique dans ce livre; on y sent une âme ardente et convaincue, mais une âme où l'élément intellectuel domine au point d'absorber l'important élément de l'intuition du cœur. L'auteur a voulu reproduire le système de l'*expiation juridique*, en se fondant sur une conception positive, mais extérieure, de l'Écriture et en admettant le catéchisme de Heidelberg comme livre symbolique.

L'homme tombe d'une chute irréparable dans une corruption totale; Dieu a permis cette chute, afin de rendre à sa créature, par sa grâce, un bonheur supérieur au bonheur primitif et qui serait aug-

¹ *Die Versöhnung des Menschen mit Gott durch Christum, oder die Genugthuung, nebst einem Anhang: I. Ueber die ewige Erwählung; II. Ueber Christi Höllenfahrt. Aus der heiligen Schrift dargestellt von J.-Fr. Bula, Pfarrer in Blumenstein bei Thun. Basel, 1874.*

menté de toute la joie du salut. Le péché originel est affirmé dans toute son énergie et, de ce fait, l'homme est absolument sans bonheur, sans lumière et sans force; il ne peut être sauvé qu'au prix d'un châ-timent proportionné à sa culpabilité et d'une satisfaction complète donnée à la justice de Dieu.

Jésus-Christ, instrument du salut, est considéré dans son *œuvre* et dans sa *personne*. — Son œuvre se résume dans ses souffrances et dans son obéissance à la loi, obéissance parfaite, à la fois active et passive. Il souffre, en raison de sa sainteté, au milieu d'un monde hostile à Dieu; mais par ses souffrances il manifeste aussi la justice, la sainteté et la miséricorde du Père céleste. Il obéit, en sa qualité d'homme, s'étant volontairement placé sous la loi. De même qu'il souffre et meurt pour les pécheurs, à cause d'eux et à leur place, Jésus accomplit l'obéissance comme le représentant des hommes et à leur place. (Stellvertreter.) Quant à sa personne, elle est successive-ment étudiée dans sa divinité, dans son humanité et dans l'union de ces deux natures : trois conditions indispensables à l'accomplissement de la réconciliation.

La troisième partie de l'ouvrage traite de l'*appropriation du salut*, lequel est considéré par l'auteur comme consistant essentiellement dans la *vraie connaissance de Dieu*, perdue par suite du péché et qui se retrouve par la foi en Jésus-Christ. Ici, une pensée originale mérite d'être relevée, c'est que le croyant offre à son tour une œuvre d'expiation à Dieu, en ce sens qu'étant uni à son Sauveur, il souffre comme lui, et dans la mesure de sa propre fidélité, de la haine et de l'injustice du monde, rebelle à la vérité.

Dans un appendice, il est question de la *prédestination* et de la *descente aux enfers*. Ce dernier objet est traité dans un sens spirituel et considéré comme le dernier degré de l'abaissement de Christ, sur lequel il a été donné au Prince de ce monde d'exercer une puissance temporaire, pendant sa vie, dans sa mort, et jusqu'au moment de sa résurrection.

C. P.

AUGUSTE WILDENHAHN. — PAUL GERHARDT¹.

Il y a trente-trois ans déjà que parut pour la première fois cette esquisse historique qui se présente aujourd'hui dans sa quatrième

¹ *Paul Gerhardt*. Kirchengeschichtliches Lebensbild aus der Zeit des grossen Churfürsten, von Dr August Wildenhahn. — Quatrième édition. Bâle, Félix Schneider, 1877. 2 vol. in-8.

édition. Le cadre de notre revue ne nous permet pas d'entrer dans de grands détails sur un ouvrage tout populaire dans lequel Paul Gerhardt, le grand et pieux poète de l'église luthérienne, auquel on doit les plus beaux cantiques du riche trésor hymnologique d'Allemagne, est présenté au lecteur dans les années 1666-1668, les plus agitées et les plus critiques de son existence. Nous retrouvons dans cette esquisse, sous des traits vivants, les principaux personnages du temps; outre Gerhardt lui-même, le pasteur et le poète religieux de son époque, nous voyons le grand électeur, la personnalité si intéressante de son épouse Louise et tant d'autres.

Dans un pays comme le nôtre, une traduction bien faite de ce récit trouverait certainement de nombreux lecteurs et vaudrait mieux en tout cas par l'esprit et l'intérêt qui distinguent cet ouvrage que tant d'importations anglaises d'une valeur souvent plus que médiocre.

Rappelons en terminant que M. Auguste Wildenhahn est l'auteur de plusieurs écrits du même genre que celui que nous annonçons et qui tous se distinguent par la chaleur de la vie et la piété qui les inspirent. Je citerai ici pour mémoire, *Martin Luther*, esquisse historique de la réformation, et *Philippe-Jacob Spener*, livre qui retrace l'origine et l'histoire du réveil dont ce héros fut l'initiateur.

A. KÆGLER. — LE DIMANCHE AU POINT DE VUE HYGIÉNIQUE ET SOCIAL ¹.

Cette brochure de 88 pages renferme deux conférences faites à Bâle sur la grave question dominicale qui préoccupe de nos jours non-seulement les hommes d'église, mais tous ceux qui en quelque manière s'intéressent aux questions sociales. M. Kægler, docteur médecin, nous montre par des faits constatés la mauvaise influence que l'absence du repos dominical exerce sur la santé publique et combien le repos et la sanctification de ce jour sont importants au point de vue social, moral et religieux. Briche d'idées et de faits, inspirée par un amour véritable du bien, cette brochure est certainement parmi les meilleures qui aient été publiées sur le sujet.

¹ *Der Sonntag vom Standpunkte der Gesundheitspflege und der Sozialpolitik*, von Dr Med. A. Kægler. — Basel, Bahnmaier's Verlag (C. Detloff), 1878. Broch. in-8.
